

# Quelques souvenirs de ma première mission.

Ces anecdotes ou récits sont d'un autre temps puisqu'ils remontent aux années 60, il faut donc les replacer dans ce contexte.

Je suis arrivé au Cameroun au début de février 1961.

J'ai été immédiatement affecté comme chef de la mission Maroua au nord du pays. Je devais lever la partie est de la carte géologique au 1/500.000 de Maroua et j'étais assisté d'un prospecteur, Lorang, qui, sous mon contrôle, devait faire la prospection générale de la zone.

J'ai trouvé à Maroua la base idéale sous la forme d'une ancienne maison coloniale qui possédait une installation unique dans le Nord-Cameroun : une cressonnière productive. J'ai hérité, en fait, d'une exigence de Juliette Gréco, un peu plus de dix ans auparavant, cette maison avait servi de base de vie pour le tournage du film «Les racines du ciel ». La vedette féminine du film avait exigé la création d'une cressonnière. J. Gazel, directeur pour le Cameroun, autorisa mon épouse à me rejoindre bien avant les trois mois habituels lors d'un premier contrat. Nous lui en sommes toujours reconnaissants.

Mon épouse m'a souvent accompagné dans les tournées géologiques, fort agréables dans cette zone de savane sillonnée de pistes. Nous campions dans les gîtes d'étape administratifs qui étaient alors encore en bon état. Mon épouse était un objet de curiosité pour les Camerounaises, un peu moins cependant que Madame Schwoerer, Mme Schwoerer était l'épouse d'un confrère du service géologique du Cameroun qui, au début des années cinquante, a levé la carte géologique Garoua, située au sud de mon propre terrain de travail. Elle aimait rappeler que, par l'intermédiaire d'un interprète, la femme d'un chef local lui avait dit : « Je connaissais déjà la femme du blanc mais je n'avais jamais vu la femme blanche ! ». A la fin de la première année mon épouse tomba malade et dû être admise à l'hôpital de Maroua où elle fut hébergée dans la seule chambre correcte : celle du médecin-chef de l'hôpital. Elle se souvient d'une nuit fort agitée et bruyante. Au matin elle apprit la cause de l'effervescence : une folle atteinte de la variole s'était jetée dans l'unique puits qui alimentait en eau l'hôpital. Le pays que j'avais à cartographier était fort beau. Surtout dans la zone montagneuse du Mandara habitée par des Kirdi, populations animistes très arriérées et pittoresques.

Je compte vous narrer quatre anecdotes qui vous donneront une petite idée des Kirdi.

Lors d'une sortie géologique, au détour d'un sentier de montagne dans une zone dominant la sous-préfecture de Mora, je découvris la tombe d'un sergent-chef français datant de 1913. La tombe était fort bien entretenue et ornée de têtes et de pattes de poulets. Les habitants du village m'ont conté la belle histoire de cette tombe. La guerre franco-allemande de 1914-1918 eu un prolongement au Cameroun. Venus de l'Afrique centrale française, nos troupes occupèrent la colonie allemande du Cameroun. La petite place forte de Mora résista longtemps. Un sergent-chef inspiré galvanisa ses troupes indigènes en leur disant « Demain nous prendrons Mora, mais, si je meurs dans la bataille, vous m'enterrez près de votre village et les jeunes qui honoreront ma tombe avec des offrandes de poulets deviendront de

grands chefs. Ce qu'il avait prédit arriva et, depuis 1913 la tombe de ce sergent-chef est entretenue par les villageois et honorée d'offrandes par les jeunes du pays. Cette tombe et celle du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, sont probablement les deux seules à être ainsi fréquemment visitées et honorées.

Les Kirdi vivent presque nus. Les femmes portent juste un petit cache sexe de différentes formes selon les tribus : une coquille en fer, trois crochets en forme d'hameçons, une ficelle avec un minuscule bout d'étoffe et, le plus souvent, deux petits balais de feuilles, un devant et un derrière. Toujours selon les tribus, les hommes portent soit un vague morceau de tissu, soit un étui pénien, voire rien du tout.

Un sous-préfet camerounais m'a raconté l'aventure qui lui était arrivée peu après son arrivée à Méri, autre sous-préfecture de cette zone montagneuse. Il était originaire du Sud Cameroun et il a été choqué de voir ses concitoyens fréquenter pratiquement nus le marché hebdomadaire de sa sous-préfecture. Il a eu la mauvaise inspiration m'a-t-il raconté, d'exiger que les hommes portent un short sur le marché. Les gendarmes mirent en prison une poignée de contrevenants, originaires de tribus dépendant de la sous-préfecture de Mora. Ils les frappèrent d'une amende exorbitante de 10 francs CFA (20 centimes d'euros). Les emprisonnés ne purent ou ne voulurent pas payer l'amende. Les tribus les plus proches de Mora prirent fait et cause pour leur sous-préfet tandis que les tribus d'où les contrevenants étaient originaires soutinrent les emprisonnés. Les tribus opposées se déclarèrent la guerre. C'est le sous-préfet de Mora -un Français encore en poste- qui apprit la déclaration de guerre. Il disposait d'un réseau de renseignements fonctionnel alors que son collègue de Méri, tout juste arrivé, en était encore démuné. La guerre entre tribus était un acte rituel qui se déroulait sous le contrôle d'une assemblée d'anciens des deux tribus. Ceux-ci arrêtaient la guerre au second ou au troisième mort. Ce n'était donc pas une hécatombe, mais tout de même ! Par la radio de commandement, les deux collègues se concertèrent pour se rendre, le lendemain aux aurores, sur le champ de la bataille prévue. Mais pour se rendre sur un champ de bataille il faut être en tenue de combat, c'est à dire entièrement nu et orné des peintures et des plumes ad hoc. Nos deux sous-préfets l'un blanc et l'autre noir, se plièrent à la coutume pour éviter le bain de sang. Le sous-préfet m'a montré les photos des deux hauts fonctionnaires en tenue de guerre. Je dois à la vérité de dire que, compte tenu de leur fonction, les anciens des tribus avaient consentis à ce que nos deux sous-préfets gardent leurs slips.

J'avais sympathisé avec le sous-préfet camerounais de Meri et il m'avait demandé de lui montrer mon travail. Il m'a accompagné dans une tournée de la journée. Nous avons à pied traversé un massif montagneux et j'ai effectué les prélèvements (l'échantillonnage) et les poses de notes habituelles. Le lendemain je suis retourné dans le massif afin d'achever le travail. Le chef du village est venu à moi et m'a demandé, par l'intermédiaire d'un traducteur: « Qui était le nègre qui était avec toi hier ? ». Je lui ai répondu que c'était son commandant. Il n'aurait pas compris le terme tout récent de sous-préfet mais savait parfaitement ce qu'était un commandant de cercle. Et de sa réponse « Ah bien non ! J'ai obéi aux Foulbés parce qu'ils étaient plus blancs que moi. J'ai obéi aux Français parce qu'ils sont parfaitement blancs, mais je ne vais pas obéir à un nègre beaucoup plus noir »